

## ENTRE LES AFFAIRES D'UN ARTISTE

« L'ART ET LA FOLIE »

George WALDERMAR



Joan Miro est mort le jour de Noël, 1983. Dans son île, cette terre majorquine qu'il aimait tant, reste son atelier avec sa cargaison de trésors. Miro rêvait des musées vivants où l'art se ferait de manière quotidienne dans une communication profonde entre celui qui le produit et celui qui le regarde. C'est ce que deviendra son atelier dans quelques mois grâce à 5 années d'efforts de la Fondation Joan et Pilar Miro : un centre international pour l'étude de l'art. Pendant tout ce temps l'atelier a gardé livres, couleurs, pinceaux, toiles inachevées

mais aussi mille autres choses dont la diversité rend difficile l'énumération. Car, le peintre considérait que « tout peut servir à la création ».

Parmi ces objets il y a 6 grands livres de coupures de journaux et des souvenirs que Miro avait jugés bon de conserver. Dans l'un d'entre eux j'ai trouvé un article datant du 1<sup>er</sup> juillet 1929, publié à « Press » sous le titre « L'art et la folie » signé Waldermar George. Cet article de presse devient aujourd'hui un document concernant l'histoire de l'art et la thérapie. Nous le reproduisons ici. C'est quelque chose de plus que nous devons à ce chasseur d'étoiles que fut Miro, celui qui a été aussi pris (bêtise humaine aidant) pour un « fou ». Je vous donne encore sur ce point, une autre coupure qu'il a gardée, celle-ci datant du 5 mai 1951 et qui est de J. de Montalais (parue dans « Le rouge et le noir ») :

« Ceux qui doutent et se persuadent si volontiers que les novateurs se moquent du monde, devraient se demander encore une fois, à propos d'un Miro qui s'émerveille de tout comme il nous émerveille de temps à autre par quelque indéfinissable réussite, si une vie presque toute entière du travail et d'effacement ne signifie point que celui qui trompe n'est peut-être pas l'artiste qui crée mais l'amateur qui juge, souvent si vite... »

B. RODARO

« Si l'art des fous est royaume encore inexploré, son étude ne présente, désormais, au point de vue esthétique, qu'une valeur discutable. »

« L'honneur d'avoir mis à jour les œuvres plastiques des aliénés revient à l'Allemand Prinzhorn. Ce savant a saisi le premier le principe magique des graffiti alogiques et informes que les spécialistes des maladies nerveuses considéraient jadis d'un point de vue purement pathologique. Prinzhorn a attiré l'attention du public sur la qualité intrinsèque de ces œuvres. Il a découvert la loi de relation qui existe entre les dessins de fous, ces « données immédiates de la conscience » et les œuvres primitives ou modernes qui décèlent, elles aussi, la volonté d'exprimer, de transcrire par des signes adéquats les rêves informulés de l'homme, jouet des forces occultes ou prisonnier de sa morne solitude. L'art est une compensation, une évacuation des désirs refoulés. L'homme « normal » trouve dans l'art une issue naturelle à ses aspirations. L'obsédé est victime d'un complexe. L'art devient pour lui, non une libération, mais un langage, un idiome hermétique qui renferme ses désirs, qui contient toute la somme de ses souffrances. »

« La période d'après-guerre, dont les deux dominantes sont l'expressionnisme et le surréalisme a trouvé dans les dessins des fous la justification de ses propres inquiétudes. Si l'art est, avant tout, une hallucination, une fenêtre ouverte sur les régions nocturnes de notre moi intime, rien n'est révélateur et rien n'est instructif comme les confessions graphiques des aliénés, ces

êtres totalement, absolument sincères, ces pénitents, dont chaque geste, chaque action obéissent à des impératifs au penseur de Koenigsberg.

Les Allemands ont compris, dès 1919, la portée de l'imagerie des fous. En reprenant leur thèse dix ans plus tard nous sommes inactuels. Les peintres d'aujourd'hui ont cessé de prêter une oreille attentive aux appels obscurs du subconscient. Ces peintres ont dépassé « l'état théologique ». La magie et la pathologie n'exercent plus sur leurs œuvres le prestige fatidique qu'elles exerçaient au temps, où le petit Breton distribuait aux modestes plasticiens, en mal de fantasmagorie, des thèmes sur lesquels ils brodaient leurs tableaux poétiques.

Aussi l'exposition organisée par le Dr. L. Marie me paraît-elle tout à fait « out of date ».

Une telle exposition correspond, dans une certaine mesure, à cette passion de l'étrange qui est un résidu de « l'ère surréaliste ». Elle suscitera un très vif intérêt parmi ceux qui donnent, corps et âme, aux arts de haute époque, qui croient encore à la nécessité de détruire la tradition classique, qui prônent le retour à la barbarie, « état de l'intelligence ». Le préjugé des arts de haute époque fait partie de notre civilisation. Le goût de la primitivité est le dernier mot du snobisme artistique. Les primaires qui adoptent les commandements de la mode, englobent dans leur admiration, l'art de l'Alaska, l'art précolombien, l'art préroman et... les dessins de fous.

Il ne viendrait sans doute à l'idée de personne de nier l'apport des arts archaïques, primitifs, exotiques. Le fait seul que ces formes d'expression ont été découvertes ou rappelées à la vie, prouve qu'elles cadraient avec des

besoins affectifs et intellectuels. L'homme n'est pas un réceptacle passif, mais un spectateur qui voit et perçoit ce qu'il désire voir et percevoir. Je ne conteste donc ni la contribution des arts de toute époque, ni même leur valeur propre. Je constate seulement que l'art contemporain en a tiré tout le parti possible et qu'il est superflu de s'attarder plus longtemps dans « l'initiation à la pensée barbare ».

Ceci dit, convenons que la petite exposition ordonnées par le Dr Marie a déçu ceux-là mêmes qui croient au salut par les fous. Ignorant comme il l'est des choses de la peinture, l'honorable praticien n'a pris en considération que les œuvres de peintres professionnels, atteints d'aliénations mentales. Or l'expérience démontre que la plupart des fous n'ayant pas exercé un métier artistique déployent dans le domaine de l'art une grande activité. Les œuvres improvisées de ces autodidactes sont bien plus éloquentes que les travaux des artistes qui répètent, en état de démence les formules apprises à l'époque où ils jouissaient de toutes leurs facultés. L'attention de Prinzhorn s'est portée sur ces hallucinés qui, au mépris des règles, peignent, sculptent ou gravent, sans avoir fait le moindre apprentissage. Le Dr Marie a groupé, au contraire, les œuvres des artistes de métier, internés par folie.

L'attitude de l'ancien médecin chef de l'asile de Villejuif devant les œuvres des fous me paraît en ce sens négative, que ce maître de la science les juge en se plaçant du point de vue de l'art académique, cette norme, ce canon intangible !

La moindre déformation, la moindre atteinte aux lois de la perspective et de l'anatomie est qualifiée par le Dr Marie de phénomène morbide. Je gage que

cet adepte du divin Raphaël classerait dans la catégorie de fous non seulement Georges Rouault, Picasso Modigliani, Matisse et Joan Miro, mais aussi Boser et Bronghet. N'a-t-il pas présenté en 1927 une copie d'après un primitif flamand, copie due à un de ses pensionnaires, comme le témoignage concret d'un mal déjà ancien et incurable ?

George WALDERMAR

*Nous remercions la Fondation Pilar et Joan Miro qui avec une grande générosité nous a fait assez confiance pour nous permettre de « fouiller » dans les affaires de l'artiste avec entière liberté.*